

# quelques dimensions de L'AGRICULTURE D'APRÈS-DEMAIN

*Les mutations de l'agriculture au cours des cinquante prochaines années seront profondes. La technique et l'organisation — souvent liées — donneront un aspect nouveau aux conditions de la production.*

*Ces données auront un effet décisif sur l'occupation du territoire agricole et sur les paysages plus largement chargés de structure économique que le citoyen épris de « naturel » ne le pense.*

*Ici, à partir du colloque de Gif-sur-Yvette, des interventions du Pr. Nekrassov, de MM. Séverac, Nitsch, Raup, Bustarret et de l'audition de M. Feuvrier, **Christian LAMBERT** résume ce qui risque d'être — n'en doutons pas — une profonde mutation de la géographie.*

## **Des exploitations plus vastes**

Des fermes céréalières dépassant 2 000 hectares, des troupeaux laitiers de plus de 100 bêtes, des vergers de plus de 50 hectares ne seront plus des curiosités à quelques exemplaires, représentant des tours de force de la part de leurs gestionnaires, constamment menacés dans leurs résultats techniques, mais seront, sauf obstacle législatif ou âpreté de la concurrence sur le sol, des unités de production jugées aussi normales que le sont aujourd'hui des exploitations pour lesquelles les chiffres en cause sont 5 à 10 fois plus faibles, elles emploieront 2 à 3 fois moins de travailleurs par unité de surface ou par tête d'animal.

Les techniques modernes et en particulier ce que l'on appelle les techniques avancées ont pour effet de promouvoir des équipements matériels plus importants et une technicité plus grande. Ces deux éléments entraîneront un accroissement de la surface des exploitations. Seule la ferme importante pourra dans l'avenir supporter la technicité nécessaire pour faire face à la concurrence.

N'en donnons que deux dimensions : céréales et élevage. Dans le premier cas, on peut s'attendre à une forte croissance des rendements. Dès maintenant on obtient dans des champs expérimentaux 80 à 90 quintaux de blé à l'hectare. Dans des conditions proches de l'agriculture on fait 120 à 130 quintaux de maïs à l'hectare. Or l'expérience prouve que les chiffres records réussis dans les laboratoires

sont des chiffres qui sont obtenus dix ans après couramment dans les bonnes exploitations. Là aussi l'utilisation de spécialistes sera nécessaire et si une ferme de 1 000 hectares de maïs, par exemple, pourra se payer un spécialiste, celle de 5 ou 10 hectares ne le pourra pas.

Autre exemple : avec les dispositifs que l'on imagine pour traire les vaches, on estime que ces machines ne seront bien employées que si on dispose de 800, 1 200 ou 1 500 bêtes, selon les experts. De toutes façons, seul un nombre très important de vaches permettra de faire tourner huit à dix heures par jour une machine qui coûtera très cher et qui ne pourra absolument pas être amortie avec 5 vaches ni même avec 40 ou 50.

Pour la gestion des exploitations, on fait dès maintenant de plus en plus appel aux ordinateurs qui par des techniques de recherches opérationnelles indiquent la combinaison des cultures et des moyens de production — homme, machine — qui est la plus efficace. Là encore, l'emploi des ordinateurs ne pourra être fait que par des exploitations suffisamment importantes pour payer les frais de calculs.

## **Un système de production renouvelé**

Bornons-nous aux conditions nouvelles du système de l'élevage. Une des clefs sera ici, selon les spécialistes, la transformation profonde des méthodes de reproduction. Elles reposent sur l'emploi, chez les animaux domestiques, des stéroïdes de synthèse, conjointement avec l'insémination artificielle à partir de semence conservée, congelée à — 180° et utilisable à n'importe quel moment de l'année. Cette maîtrise totale des périodes de reproduction est actuellement expérimentée à petite échelle. Elle devrait permettre à l'éleveur de programmer son activité et ses congés, donc de l'assurer d'une plus grande liberté.

D'autres expériences laissent entrevoir la possibilité d'accroître considérablement la production. Ainsi on a pu obtenir chez des brebis deux agnelages par an au lieu d'un seul. Ce résultat généralisé permettrait de quadrupler la production de viande ovine. Chez la vache, l'intervalle moyen entre le vêlage et le début de la gestation suivante est de 100 jours. On sait que physiologiquement il pourrait être réduit de 50 à 70 jours. La production de veaux pourrait être ainsi augmentée de quelque 12 %.

La très grande découverte des dix dernières qui viennent pourrait être la production de jumeaux bovins. Il faudra alors que les interventions au niveau de la superovulation et ensuite de la fécondation soient



faites par des spécialistes. On ne pourra faire venir un spécialiste pour trois vaches alors qu'en revanche celui-ci trouvera son emploi pour un troupeau de 200, 300 ou 400 vaches. Sa technicité pourra être amortie.

### **Agriculture, industrie et nourriture**

On connaît assez bien les tendances vers lesquelles évolue l'agriculture, mais établir un calendrier du progrès technique est beaucoup plus délicat. Les 10 ou 15 ans à venir seront sans doute sans surprise ; on peut s'attendre à un certain nombre d'améliorations mais pas à une révolution. Au-delà l'incertitude est plus grande.

Les étapes tiennent à l'intensité du progrès que l'on pourra apporter, c'est-à-dire aux moyens que les techniciens auront pour leurs recherches et cela on ne le sait pas. A cette première contrainte s'en ajoute une autre : l'importance des forces, justifiées ou non, (là n'est pas la question) qui vont s'opposer au progrès.

Quand maintenant pour des raisons sociales on tente de protéger la petite exploitation et de ralentir les progrès de la grande, on met un frein à l'évolution des structures.

Etablir un calendrier pour une matière aussi protégée parce que d'une importance politique suffisamment grande ne paraît pas possible.

Il y a d'autre part d'autres progrès qui sont susceptibles d'avoir des conséquences immenses pour l'agriculture. Pendant longtemps l'agriculture a été le fournisseur de presque toutes les matières premières : pour s'habiller (coton, laine, peau de bête) pour manger bien entendu, pour se loger (le bois), pour se transporter (le cheval,

le bœuf, l'âne), etc. Depuis quelque temps elle ne fournit plus essentiellement que des produits alimentaires. Or par les techniques avancées on commence à voir apparaître la possibilité d'un divorce entre l'agriculture et l'alimentation. On commence à savoir produire des aliments sans agriculture.

L'industrie a déjà commencé par exemple à faire des acides aminés de synthèse que l'on introduit dans certains aliments pour les animaux et qui permettent de remplacer des tourteaux par de nouveaux produits riches en azote. L'industrie réussit également à faire des produits à base de carbone, d'hydrogène ou d'oxygène qui remplaceraient certains amidons ou certains acides gras. Ces recherches vont se poursuivre et on peut se demander si l'agriculture ne sera pas un jour (dans 50 ou 100 ans?) concurrencée par la production industrielle d'aliments. Même si l'industrie ne doit jamais nourrir les hommes mais seulement les animaux, le phénomène peut avoir des conséquences importantes : n'oublions pas que deux tiers des surfaces agricoles servent aujourd'hui à nourrir le bétail.

Que resterait-il à l'agriculture ? Les productions de luxe ou de plaisir. Ainsi les fleurs. A l'heure actuelle le chiffre d'affaires des producteurs de roses doit être de 25 milliards d'anciens francs par an. Celui de la production totale de fleurs d'environ 70 milliards d'anciens francs, chiffre considérable, presque aussi important que celui de la betterave à sucre (120 milliards d'anciens francs). Déjà les productions de luxe, justifiées par une société de consommation de plus en plus riche, se développent. Il y a là aussi une évolution qui a peu de chance d'être contrariée et dont l'agriculture doit tenir compte.

C.L.

*Cette génisse « Victoire », née au Centre d'insémination artificielle de Laigle (Orne), est le résultat d'une fécondation pratiquée avec la semence d'un taureau mort depuis 1958, soit dix ans auparavant !*

